

EN CES LIEUX BIENFAISANTS

www.editionsphebus.fr

Titre original : *Thin Places*
© 2021 by Kerri ní Dochartaigh

Pour la traduction française :
© Phébus/Libella, Paris, 2023

Cet ouvrage a été publié avec le soutien de Literature Ireland.



ISBN: 978-2-7529-1331-9

KERRI NÍ DOCHARTAIGH

EN CES LIEUX
BIENFAISANTS

LE CRI D'AMOUR
D'UNE IRLANDAISE À SA TERRE

Traduit de l'anglais (Irlande) par
KARINE LALECHÈRE

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Aux gens,
Aux lieux,
À ceux qui sont partis,
À ces papillons de nuit.

PROLOGUE

LORSQUE JE LA DÉCOUVRE, elle a l'immobilité d'une pierre trouvée dans un lieu ancien et caché. La phalène se détache, attire l'œil discret dont les motifs se fondent subtilement dans le paysage, les herbes et les chardons, le sable qui ménage la transition entre l'Atlantique et la terre. Je suis à *An tSruíbh* – sur la plage de Shroove –, seule, de l'autre côté de la frontière, à des kilomètres de Derry où je vis, quand nos chemins se croisent.

Elle est parfaitement calme, indifférente aux vents qui font danser les hautes herbes. Elle est si belle – céleste, serais-je tentée de dire – que j'ai presque le sentiment de ne pas avoir le droit d'être ici. En ce lieu et à cette heure, quelle peut être ma fonction dans l'histoire de ce gracieux prodige, dans le récit de cette offrande éthérée ? En réalité, j'ai le sentiment que je ne la « vois » même pas. J'ai un simple statut de témoin. En cette matinée presque hivernale, je ne joue pas un grand rôle, sur cette péninsule d'Inishowen, dans le comté du Donegal,

là où les eaux du Lough Foyle se jettent dans l'Atlantique sauvage, l'un des points les plus septentrionaux de l'île irlandaise.

Nous traversons des turbulences, ici dans le Nord, et tous les pays du Royaume-Uni sont pris dans la même tourmente. Nous sommes en novembre 2019, et des élections législatives auront lieu d'ici quelques semaines, les premières depuis des décennies à se dérouler aux alentours de Noël. Pourtant, l'inquiétude et l'incertitude qui pèsent sur nous semblent irréelles dans ce lieu empreint de sérénité.

Elle danse. Elle est le centre de tout, le point immobile sur la carte, un être divin et délicat, trop sacré pour les mots. Je ne suis que spectatrice, ici, et je m'imprègne de cette vision. Je me pénètre de sa grâce arachnéenne. Je la regarde pendant ce qui paraît un siècle : cent ans et cette journée solitaire. Le soleil d'hiver est assez haut au-dessus du phare pour que les roseaux se dédoublent. Leurs silhouettes se joignent à elle en un théâtre d'ombres ; les tiges s'entrelacent et ondoient en cadence avec elle. Je suis à l'écart, à l'extérieur ; j'observe les roseaux et la phalène, comme si je me trouvais de l'autre côté d'un miroir ou d'un lac sculpté par la glace. Ils sont là, juste devant moi et pourtant inaccessibles.

Je me tiens sur le bord, discrète ; je me sens hors temps et hors lieu. Et à présent, je suis à la fois dedans et dehors.

J'attends sur le seuil, reconnaissante, et je retiens mon

souffle alors que dansent les tiges, déesses végétales sur les dunes feutrées, à côté d'un *leamban* aérien et sublime.

Une phalène hiémale dans un lieu fluide, en apesanteur.

Je me sèche. L'eau était glacée aujourd'hui, et les vagues hautes et neigeuses, comme si la mer avait accouché de montagnes dans la nuit. Je grelotte sur le sable humide – je tremble de tout mon corps –, pourtant je me sens revigorée. Le silence est presque total. Ne le troublent que le gazouillis discret du *dreoilín* – un troglodyte – et la marée qui reflue vers l'horizon.

Soudain un chant grave et mélancolique s'élève au-dessus de moi. Un appel empreint de sauvagerie, de solitude et d'une beauté inimaginable ; un appel qui nous parle de survie. Douze courlis traversent le ciel, projetant leur voix au-delà de la côte orientale d'Inishowen. Ils ont la couleur des dunes, des herbes et de la créature ailée sur la plage, cette phalène d'un autre monde. Leur cri est lancinant, un chant de sirène écrit il y a très longtemps, qui m'entraîne dans son sillage : il me fait sortir de moi-même et me ramène, un va-et-vient comme un battement d'ailes, ou un souffle faiblissant.

Ils occupent une place particulière dans notre histoire, ces oiseaux de légende : associés au passé, à la fuite du temps cruelle et mélancolique, à son cortège de changements irrévocables. Le cri du courlis s'est mué en une lamentation funèbre, une élégie dédiée à tout ce qui a été perdu. Depuis des siècles, ils sont les hérauts

d'un chagrin imprévu ; le chant de ces siffleurs est lourd de présages. Des créatures de la côte, des marais et des tourbières qui portent précautionneusement le désastre et la douleur dans leur bec aux courbes délicates. La plage où je me tiens, grelottante et la peau argentée par le sel de l'Atlantique, paraît faite pour eux : une étendue au premier abord dégagée, déserte et désolée. Cette plage – Shroove, Stroove ou Strove, selon l'endroit où l'on a grandi – possède une qualité indéniable, une immobilité silencieuse qui me permet presque de me soustraire à la réalité. Qui m'aide à envisager les choses différemment. Comme si le voile entre les mondes était devenu aussi ténu qu'une aile de phalène. Il y a des jours où les lignes tracées par et pour nous – entre ici et là, entre maintenant et alors – semblent s'estomper. Je frissonne encore, je me pelotonne et me demande si c'est la mer qui a transformé en fantômes tout ce que nous croyons savoir, dans cette petite anse à la pointe nord d'une île divisée et meurtrie.

Depuis des siècles, des navires quittent les rives irlandaises pour emmener des émigrants loin de l'île – vers l'Angleterre, l'Amérique, l'Australie, le Canada. Ces côtes déchiquetées n'ont pas seulement laissé partir des gens, elles en ont *volé* aussi. Elle est affamée, cette mer qui m'attire, me tire et m'entraîne dans son mouvement de flux et de reflux. Elle a détruit des centaines de vaisseaux, des vies par milliers ; l'étendue d'eau devant moi renferme dans son ventre des pertes insondables.

À présent, Ballycastle – en Irlande du Nord – émerge à peine de la brume. La côte est là et, un instant plus tard, elle ne l'est plus. Ce lieu de l'autre côté de la mer – et de la frontière – est fugace et capricieux, aujourd'hui. Parfois, quand les conditions sont favorables, on distingue l'Écosse d'où je me tiens, aussi nette que si elle était juste devant vous, et que vous pouviez la cueillir tendrement entre vos mains salées et tremblantes. Pas ce matin. La seule terre que je discerne se trouve encore en Irlande, au-delà d'une frontière invisible, dont les deux côtés sont soudés par l'Atlantique archaïque, changeant et impétueux. Cette frontière – tracée par l'homme et pour lui uniquement – est le fil conducteur de ma vie, une veine fantôme sur la carte de mes entrailles. Tout à la fois politique, physique, économique et géographique, c'est une ligne que pourtant je n'ai jamais vue. Cette ligne – qui pareille à une libellule rase l'eau dont je viens de sortir – est responsable de tant de souffrances, de traumatismes et de morts, que j'ai fui ses méandres à la première occasion.

J'avais la moitié de l'âge que j'ai aujourd'hui, lorsque j'ai quitté ma ville natale. L'année de mon retour en Irlande, le Royaume-Uni a voté pour le retrait de l'Union européenne. Les appels à l'unité, à la solidarité et à la force du collectif n'auront pas suffi : une majorité a préféré une autre voie. En revanche, Derry – ma ville frontière dans le nord-ouest de l'Irlande connue pour être le foyer des « Troubles » – s'est prononcée en

faveur du maintien. Assister à des scènes d'une cruauté inimaginable et éprouver de sombres chagrins produit une forme de sagesse très particulière. Je me revois sur cette plage juste après le référendum, en larmes, les souvenirs déferlant en moi, pareils à des affluents cachés. Plus jamais, plus jamais, plus jamais : nous en avons tous déjà eu assez, assez pour plusieurs vies. C'était en 2016. Trois ans et demi plus tard, cette frontière est un fil qui traverse l'existence d'un nombre de gens toujours plus grand.

Le brouillard s'est partiellement levé ; à ma droite, son voile gris soyeux est encore trop bas pour révéler les contours de l'Écosse. Et voilà que, juste en dessous du phare, les *crotaib* – les courlis – parent de nouveau le ciel. Ils longent la courbe de la baie en direction de Green-castle, et au-delà. Peut-être vont-ils s'éloigner, délaissés l'embouchure pour remonter la Foyle de l'autre côté de la frontière, jusque dans le Nord. Ou alors ils partiront en sens inverse et traceront une route au-dessus des tourbières jalonnées de fossiles, au-dessus des ajoncs et du *ceannbhán* – la linaigrette –, où les papillons et les phalènes ont laissé des fragments de leurs ailes en papier de soie. Aujourd'hui, peut-être choisiront-ils de survoler l'estuaire et le fleuve, de franchir les montagnes de la Gaeltacht¹ du Donegal, leurs cris se mêlant à la langue

1. Territoire où le gaélique est la langue usuelle. La Gaeltacht du comté du Donegal est la plus étendue d'Irlande. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

maternelle des habitants du Sud. Ils se nichent partout dans le pays – ceux qui restent –, de part et d'autre de la frontière.

L'hiver sera bientôt là : je l'ai ressenti pleinement dans l'eau ce matin. La pleine lune de novembre marque une naissance, le début de la nouvelle année celtique, mais c'est aussi la fin d'un cycle. Dans la tradition païenne, on l'appelle la lune du deuil. Elle est intimement liée à la mort et à la perte dans de nombreuses cultures, au sens propre comme au figuré. On la dit également lune de glace ou des brouillards. Aujourd'hui, je comprends pourquoi, alors que je grelotte sous un brouillard marin qui masque le soleil. Il a une teinte gris-jaune pâle et une douceur qui pourrait annoncer la neige. Mes ancêtres, eux, parlaient de la lune des roseaux. Je regarde les *giolcach* – les roseaux – osciller sous la brise, et j' imagine mes aïeux les contempler eux aussi, d'un lieu que, comme la pleine lune, je ne peux voir.

Pour les druides et les Celtes, presque tout dans la nature était lié d'une manière ou d'une autre à l'Être supérieur, l'esprit de la Terre. Et, à leurs yeux, notre fonction de gardiens de ce monde était déterminante. L'ogham – une écriture primitive gravée sur la pierre – est composé de lettres portant des noms d'arbres dont certaines nous demeurent inconnues : un alphabet sylvestre. Il existe diverses théories concernant l'étymologie du terme, mais « ogham » pourrait venir du gaélique *og úaim*, désignant la trace laissée par la pointe d'une

arme tranchante. Les monuments sur lesquels on a retrouvé des inscriptions constituent eux-mêmes une trace, en un sens. Et les lieux où ils se trouvent sont parfois aussi fins qu'un roseau.

C'est en novembre que l'on coupe les roseaux, mais leurs racines bien ancrées forment un précieux maillage qui continuera de consolider le sol pendant l'hiver. Ils sont le point de repère végétal associé à *Sambain* – la période pendant laquelle le voile entre les mondes est censé se lever –, qui débute fin octobre pour s'achever le 24 novembre. C'est à cette date que j'ai décidé d'arrêter de boire il y a bientôt un an. Jusqu'à peu, j'ignorais sa signification. Les roseaux ont un pouvoir protecteur, dans la tradition celtique.

Cette *gealach*, cette lune que je sais présente, même si je ne la vois pas, est la dernière avant le solstice d'hiver, et c'est aussi la dernière sous laquelle je me tiendrai dans le Nord; pour combien de temps, je n'en sais rien. Lorsque le velours noir du solstice recouvrira la terre, je serai déjà loin des roseaux et des phalènes, du phare et des courlis. Je serai loin de Shroove, du Donegal, de Derry; trop loin pour qu'on m'aperçoive d'ici, quels que soient les effets de la lumière sur la mer.

Allons, assez: il est temps de partir. J'ai porté suffisamment de chagrin dans ces eaux pour une vie entière. La marée se renverse; Derry, le Nord et le Royaume-Uni dans son ensemble traversent une période d'incertitude, chargée de cette même violence, toujours prête à

exploser, que j'ai passé mon enfance à enjamber précautionneusement, comme de fragiles coquilles d'œufs. Je ne peux pas revivre ça, et je ne le revivrai pas. Je m'apprête à quitter la ville où je suis née; je laisse ses fantômes ici – à l'endroit où son fleuve rejoint la mer.

Allons, assez: cette fois j'ai la capacité et la volonté de partir. Le temps que j'ai passé ici a tout changé, a démêlé les fils enchevêtrés, les nœuds inextricables qui pourrissaient; plus rien ne m'affecte comme avant et j'en éprouve une farouche gratitude.

Il est des lieux – dont celui-ci – si ténus qu'on se retrouve face à soi-même pendant un instant d'immobilité parfaite. Comme lorsque le voile soyeux entre les mondes se lève, à *Sambain*, on reste suspendu dans l'entre-deux. Peu importe le passé, le présent ou ce qui adviendra encore. Il n'y a rien à faire, sinon guetter la pause dans le silence, le vent qui tourne.

Vous savez quand c'est le bon moment, il vous appelle; il vous soulève et vous confie au vent qui vous emmène sur sa traîne.

Regardez.

D'abord les courlis, puis la phalène, et vous à présent.

PREMIÈRE PARTIE
LE SANG ET L'OS

I

Leambain Bhána – Les phalènes blanches

VOUS VOUS TENEZ SUR LES BERGES d'un fleuve que vous n'avez peut-être jamais vu – que vous ne verrez peut-être jamais, en fait. Ce fleuve suit une ligne qui fend la terre comme un corps ; ce fleuve est une frontière invisible à l'œil des vivants.

La terre est aussi immobile qu'au premier jour, à la fonte des glaces, et la lumière qu'elle renferme s'incorpore à tout ce qui vous entoure. Elle se mêle à la frange de l'eau gris-bleu et aux rochers anciens tapissés de lichen ; elle s'insinue dans l'interstice entre les choses, et en vous qui vous dressez dans le grand silence éclatant.

C'est le solstice d'hiver. L'année s'apprête à basculer ; la terre qui vous porte retient son souffle. Vous aussi, vous vous préparez à l'attente. La neige promise par le vent se cache dans une partie du ciel que vous ne voyez pas. Soudain, venant de nulle part – doucement, sans préavis –, retentit le battement d'ailes cinématographique, puissant et lancinant. Pendant le plus éphémère

des instants, le ciel de décembre rose saumon est un monde à part, un lieu qui ne ressemble à aucun autre.

Vous vous tenez sur les berges d'un fleuve qui fut le témoin de choses que ni vous ni moi ne saurions exprimer.

Vous vous tenez sur les berges de la Foyle, là où le nord devient le sud, et le sud devient le nord, tandis qu'un vol de cygnes chanteurs dessinant un V parfait vous invite à regagner l'espace entre les mondes où vous êtes chez vous.

Le temps, tel que nous le connaissons, est le principe protéiforme par excellence. Tantôt il suit une ligne aussi droite qu'un ancien chemin de fer, tantôt c'est un cercle, ou une multitude de cercles, plutôt. Parfois, il danse, immobile – enjambant les millénaires –, autour de la Terre qui tourne, revêtant le ciel nocturne de lueurs vertes bondissantes. Passé, futur, présent : voilà le don ineffable et inattendu. La mémoire est pareille à une phalène blanche en vol. Certains jours, elle s'approche si près qu'on voit la lumière éclairer les replis cachés de marques très anciennes. D'autres fois, elle reste invisible, mais on sent son subtil battement d'ailes au plus profond, tout contre nos os.

L'histoire, notre histoire personnelle, est aussi un récit collectif, constitué des lignes et des cercles propres à la terre où l'on a grandi, des chagrins qu'elle a connus, se mêlant à la phalène blanche de la mémoire individuelle.

Les papillons sillonnent le ciel depuis des millions d'années; certains sont même peut-être là depuis 190 millions de ces unités de temps, de ces divisions chronologiques que nous avons créées pour transmettre et nous souvenir.

Les terres et les mers qu'ils ont survolées n'ont cessé de se transformer au cours de cette période. Le pays que je connais le mieux, Ériu, Éire, l'Irlande – « la déesse » –, a passé une grande partie de son existence sous un manteau de glace. La glace a fondu autrefois, comme elle fond aujourd'hui. À l'heure actuelle, aucun point de l'Irlande ne se trouve à plus d'une centaine de kilomètres de la mer. Cette île-déesse est bordée de trois mille kilomètres de côtes à l'humeur capricieuse, festonnées de plages et de criques rocheuses. Ses eaux sont constellées de grappes d'îles de tailles diverses, plus d'une pour chaque jour de l'année. Les flots impétueux de l'Atlantique qui battent l'Irlande depuis les origines ont créé un littoral d'une beauté sans pareille. L'action conjuguée de l'océan, des vents et des glaces a sculpté un paysage tout en nuances, aussi abrupt qu'il est doux.

Les premières traces de présence humaine remontent à douze mille cinq cents ans. L'île fut christianisée au ^ve siècle, et, au ^{xii}e siècle – après une invasion normande –, une contrée voisine, l'Angleterre, affirma sa souveraineté sur le territoire. Il y a un peu plus de deux cents ans, en 1801, l'Irlande intégrait le Royaume-Uni, un accord entériné par les Actes d'Union. Au cours

du siècle suivant, le sentiment nationaliste croissant déboucha sur une guerre d'Indépendance terrestre et maritime. Avec, à la clé, une partition. En 1921, à la période où les jacinthes des bois devaient émailleler le paysage, l'île fut scindée en deux : « l'État libre d'Irlande » au sud, et l'Irlande du Nord qui demeurait membre du Royaume-Uni, liée au grand pays de l'autre côté de l'eau. La frontière irlandaise, cette déchirure invisible, existe depuis plus d'un siècle. Grain de poussière tombé de l'aile d'une phalène, minuscule rainure d'un fossile trouvé sur la plage, cette ligne a déterminé la vie – et causé la mort – d'une multitude de personnes. L'Europe est définie à bien des égards par ses frontières. Celles-ci nous parlent d'empires disparus et de limites fluctuantes ; la plupart, dont sans conteste la frontière irlandaise, témoignent de souffrances inimaginables.

Âge, ère, période, époque : nous appartenons à une espèce qui depuis longtemps divise, sépare, trace des lignes entre des éléments qui sinon seraient peut-être restés unis. Mon grand-père, la personne la plus importante dans ma vie, est né quelques jours avant la partition. L'année de ma naissance, la chanson de Madonna, *Borderline*, est arrivée en tête du hit-parade en Irlande. Mon île est le seul endroit où ce titre a reçu un tel accueil. La « limite » de Madonna était une frontière imaginaire que son amour repoussait constamment. La mienne mesure cinq cents kilomètres, traverse des murs, des fermes, des lacs, des rivières, des routes, des villages

et des ponts. Elle est géographique au sens où elle suit plus ou moins les cours d'eau, reprenant les anciens contours des comtés du XVII^e siècle. C'est en réalité un tracé politique que personne n'appréhende dans sa totalité, peu importe la force avec laquelle on a appuyé la mine de crayon sur la page.

C'est ma première année à l'école primaire, dans ma ville divisée et meurtrie. J'habite le Waterside – un quartier protestant de Derry – dans un lotissement social dur et intolérant. Mes parents ont la vingtaine. À ma naissance, ils étaient encore adolescents. Ils n'étaient pas mariés et se connaissaient depuis moins d'un an quand on a commencé à chuchoter à mon sujet. S'ils ignoraient ce que serait leur avenir ensemble, ils savaient au moins que leur passé était radicalement différent. Ma mère était née catholique, mon père protestant. Une telle alliance était rare à Derry-Doire-Londonderry, au début des années 1980, au paroxysme de la période de violence inconcevable qu'on a baptisée les « Troubles ». La division était la norme. Les habitants des deux rives de la Foyle – une frontière naturelle qui permettait de déterminer aisément où vous pouviez vous promener sans risque en fonction de vos origines – se rendaient séparément à l'école, à l'église, aux manifestations sportives, aux enterrements et au pub. S'il y avait un lieu où ces deux communautés se mélangeaient, c'était bien à l'hôpital. Nous arrivions ensemble dans cette

cité déchirée – fortifiée, bâtie sur les berges ombragées de chênes de la Foyle –, et repartitions de même, peu importe la rive où plongeaient nos racines. Derry, où j’ai vu le jour et où je suis retournée vivre, est en majorité catholique. Nous nous sommes retrouvés au cœur des Troubles, de 1968 à l’Accord du Vendredi saint, en 1998. Il est généralement admis que le conflit est né ici, dans un quartier catholique du centre-ville appelé le Bogside.

Les catholiques étaient mécontents du traitement de faveur accordé aux citoyens protestants, pour la plupart unionistes. L’accès à l’emploi et au logement – droits fondamentaux – dépendait en grande partie du patronyme de chacun. La population était à cran. Les revendications égalitaires des années 1960 rencontrèrent un écho particulier à Derry. Personne n’imaginait cependant que le mouvement prendrait une telle ampleur. Enfin, personne, hormis ceux qui subissaient la pauvreté, l’injustice et se voyaient imposer une autorité étrangère. Des manifestations pacifiques tournèrent au carnage. Des images de la police protestante de l’époque, la Police royale de l’Ulster, matraquant des citoyens – catholiques –, circulèrent. On assista à une escalade de la violence : des loyalistes attaquèrent des catholiques qui défilaient contre la discrimination au logement, sous les yeux impassibles de la police. Plus grave, celle-ci tabassa des résidents du Bogside. Des hommes moururent dans l’hôpital que nous fréquentions tous, tués

par cette même police censée tous nous protéger. Les habitants du Bogside jurèrent que les forces publiques ne mettraient plus les pieds dans le quartier. La situation dégénéra.

Des groupes paramilitaires opéraient désormais de chaque côté de la ligne sectaire qui divisait l'Irlande du Nord. Participer aux manifestations pour les droits civiques devenait de plus en plus dangereux. Dans ce contexte tendu, l'ordre d'Orange, une confrérie protestante unioniste, décida de maintenir ses défilés annuels. À la suite de la marche des *Apprentice Boys*², en août 1969, des émeutes éclatèrent à Belfast, et la violence nationaliste embrasa Derry.

La brutalité des affrontements pendant les trois jours que dura la bataille du Bogside entraîna l'envoi d'un détachement militaire britannique. Les médias de l'autre côté de la mer nous disaient que le gouvernement nord-irlandais n'était plus en mesure d'assurer notre sécurité. Nous ne les avions pas attendus pour le savoir.

Un déluge de réformes fut annoncé, notamment la création de divers services pour superviser l'attribution des logements sociaux, enquêter sur les violences et évaluer le travail de la police. Les résultats des investigations mirent en évidence les dysfonctionnements et la

2. Organisation protestante dont l'un des buts principaux est de commémorer le siège de Derry, en 1689, qui se solda par la défaite du roi catholique Jacques II.

nécessité de changement. Ce n'était pas la version officielle des faits jusque-là. La vieille doctrine ne prévalait plus et il n'y aurait pas de retour en arrière. Se sentant trahis, les loyalistes redoublèrent de brutalité; les attaques contre les écoles catholiques se multiplièrent et de nombreuses maisons furent incendiées.

Fin 1969, l'Armée républicaine irlandaise « provisoire », plus militante, fit sécession de l'organisation « officielle ». Cette nouvelle faction nationaliste visait la réunification de l'île et se déclarait prête à toutes les extrémités pour arracher la frontière indésirable, et la renvoyer là d'où elle venait, de l'autre côté de l'eau.

En face, les groupes paramilitaires loyalistes s'organisaient eux aussi. Après l'Ulster Volunteer Force apparut l'Ulster Defence Association qui ne tarda pas à compter plusieurs dizaines de milliers de membres.

Au milieu se trouvait l'armée britannique. À ce stade, il n'y avait plus d'espoir de contenir la violence qui s'échappait par toutes les fissures de l'Irlande du Nord, violence dont les esquilles les plus tranchantes s'étaient fichées dans ma ville natale, en plein sur cette frontière invisible litigieuse.

En janvier 1972, les autorités militaires déployèrent un bataillon de parachutistes afin d'encadrer une marche pour les droits civiques. La manifestation, comme les précédentes, était pacifique. Les témoignages concordent avec les images filmées – presque insupportables –, montrant des citoyens dociles levant les mains

en l'air, des fuyards apeurés, face à des forces de l'ordre d'une inhumanité – il n'y a pas d'autre mot – inouïe. Treize manifestants furent abattus et un quatorzième ne survécut pas à ses blessures. Ce « dimanche sanglant », le *Bloody Sunday*, resterait l'une des dates les plus traumatisantes dans l'histoire de la ville. Les deuils, le chaos, la terreur et la colère qui résultèrent de ce drame effroyable entraînèrent la mise en place du *Direct Rule* : l'Irlande du Nord serait désormais sous le contrôle de Westminster. C'est toujours le cas à l'heure actuelle, en dépit de la décentralisation des pouvoirs : à la moindre difficulté, on se rend compte que, aux yeux de beaucoup, nous n'avons jamais quitté le giron britannique.

Je suis née en 1983, au cœur de cette violence. Même si nul ne peut le deviner par cette froide journée d'hiver à Derry, même si nul ne le soupçonne, les Irlandais du Nord sont à mi-parcours de leurs années noires. Le plus dur est derrière eux. L'horreur qui ponctue chacune de leurs journées, chacune de leurs nuits blanches, prendra fin. Les enlèvements et la terreur, les bombes et les incendies, les mutilations et les assassinats ne seront pas éternels. Nous ne savons encore rien du voyage que nous allons accomplir – nous, et cette île où nous vivons. Nous ne savons rien des tours et détours, des paroles et des actes, des négociations qui seront nécessaires pour que cette terre de violence redevienne (plus ou moins) un pays apaisé. Certains d'entre nous ne

connaîtront jamais tous les tenants et les aboutissants du cheminement vers la réconciliation, les détails de notre processus de paix. Nous ne saurons jamais ce qui a été échangé, quels mots ont été murmurés par des individus qui n'avaient jamais accepté de discuter jusque-là. Nous ne devinerons jamais les marchés passés, les sacrifices consentis, les paris insensés. Cette frontière a tout vu – la violence, les bains de sang, le silence, la confiance –, tout ce qu'il a fallu pour obtenir la paix, à force de gestes patients et délicats. Une paix aussi fragile que les ailes d'une phalène.

Mon grand-père est né la même semaine que la frontière irlandaise. C'était un conteur, et ses récits les plus saisissants, ceux qui ont contribué à me façonner, gravitaient autour des lieux, des liens que nous entretenons avec eux, avec nous-mêmes et avec les autres. Les bons *seanchaidhthe* – les conteurs – ne *disent* jamais rien. Ils allument le feu dans l'âtre ; ils rapprochent les chaises ; ils ferment toutes les fenêtres pour que l'ancienne sagesse ne tombe pas dans les oreilles de ceux à qui elle n'est pas destinée. Ils instaurent un climat propice au bien-être, le sentiment que les choses sont telles qu'elles devraient être. Les mots, lorsqu'ils s'échappent librement de la bouche de celui à qui ils ont été confiés, dansent dans l'espace, à l'unisson avec les flammes. À celui qui écoute d'en faire ce qu'il veut.

Les histoires de mon grand-père étaient brèves et imprévisibles ; elles jaillissaient, aussi vives et ardentes

que les dernières étincelles rebelles d'un feu mourant. Ses histoires, braises verbales incandescentes, parlaient de sites que l'on savait cachés, parfois totalement invisibles. Comme s'il fallait les chercher dans les crevasses, ou flottant au-dessus de la masse grise de l'Atlantique. Il n'avait même pas de nom pour ces lieux la plupart du temps, mais la puissance de son évocation les faisait apparaître dans la pièce. À leur propos, il utilisait le terme de *skull of a shae* – des lieux-crânes. Parce que *shae* est proche du mot *shade* – l'ombre en anglais – les deux sont restés associés dans mon esprit et j'y vois une allusion à la nature presque fantomatique qu'il attribuait à ces sites. Ils semblaient l'effrayer un peu. Ou peut-être était-ce le fait d'en parler qui le perturbait. Il venait d'un milieu strict et austère où l'on se limitait aux échanges essentiels. Je n'oublierai jamais ses descriptions de chemins, en particulier de ceux qu'il avait empruntés pour franchir la frontière entre Derry et le Donegal. Des chemins sur lesquels ses amis et lui avaient vu et entendu des choses qu'ils n'avaient jamais totalement comprises.

Les endroits qu'il évoquait étaient des lieux où l'on se sentait radicalement différent. Des lieux dont on revenait transformé. Où les mondes matériel et spirituel se rejoignaient parfois. Où il arrivait que le sang, l'inquiétude et le deuil s'asseyent sous le même arbre que le silence, l'immobilité et l'espoir. Il parlait, rarement, mais avec une franchise brutale, de sites où certains avaient trouvé des réponses et la grâce, où ils avaient appris à

pardonnez, où ils avaient fait la paix et accueilli la guérison. De « lieux ténus » où un voile se levait, où la lumière ruisselait, où la limite entre les mondes se dissipait sous vos yeux, où l'on avait le droit de franchir toutes les frontières, où les barrières et les limites n'avaient plus aucune emprise. Les lignes et les cercles, le silence et l'immobilité : les choses sont telles qu'elles devraient être l'espace d'un bref hiatus dans le temps. Non seulement mon grand-père ne nommait jamais ces lieux, mais la première fois qu'il m'en a fait découvrir un – la baie de Kinnagoe – par un doux après-midi rosé d'août, à la fin des années 1980, il n'a rien mentionné de tout cela. Il a lu son magazine sur la colombophilie, nous a servi le thé préparé par ma grand-mère et m'a laissée livrée à moi-même.

En août 2019, des années après cette journée en compagnie de mon grand-père, alors que je rentrais d'un lieu tenu différent de l'autre côté de la mer, la politique britannique traversait une phase particulièrement sombre de son histoire.

Je me trouvais dans le quartier du Waterside, à Derry, dans la ville frontière où j'ai grandi, que les interminables négociations autour du Brexit ont plongée dans un chaos croissant ces dernières années. Par un après-midi d'août, il y a environ six mois, j'étais donc assise devant la cheminée de la maison que je louais, entre deux violentes averses océaniques, quand la BBC nous a annoncé que

Boris Johnson avait demandé à la reine de suspendre le Parlement, à quelques semaines du 31 octobre, date à laquelle le Royaume-Uni devait quitter l'Union européenne, ainsi qu'on nous le répétait depuis trois ans. Personne ne savait – pas un seul d'entre nous – à quoi ressembleraient les jours, les mois et les années à venir pour les îles Britanniques. La question qui causait – et cause encore – des difficultés sans précédent concernait la frontière irlandaise. La quasi-totalité de la classe politique est au moins d'accord sur un point : on n'est pas près de sortir du bourbier dû à cette ligne invisible.

Désormais nous contemplons ensemble l'insondable. Certains savent à quoi ressemble cette terreur absolue, cette incertitude sinistre et traumatisante. Ceux qui ont déjà vécu des événements d'une intensité similaire, ou plutôt qui leur ont *survécu*. Ceux qui ont grandi pendant les Troubles, ceux qui ont connu l'instabilité, la dévastation – et l'horreur – sentent leurs tripes se nouer de nouveau. Certains sont partis à la première occasion, sans regarder en arrière. Certains sont restés – imitant leurs parents et leurs amis – et n'ont jamais appris une autre façon de vivre, guidant leur navire vers les mêmes écueils, la même violence et la même colère, des sentiments familiers qu'ils comprenaient, refusant de laisser se refermer les plaies d'un passé qui avait manqué de les détruire. D'autres enfin se sont enfuis – puis ils sont revenus – bon gré, mal gré. Horrifiés, nous suivons les événements depuis la ligne de touche. L'Irlande du Nord

a voté pour le maintien dans l'Union européenne lors du référendum de 2016. Nos voix n'ont pas été prises en considération. Notre paix – plus précieuse que tout ce qui pourrait être dit – est entre les mains d'hommes et de femmes qui se conduisent comme si nous n'existions pas. Qui peut certifier que nous n'assisterons pas à de nouvelles atrocités, si nous ne comptons pas plus aujourd'hui qu'hier ?

Par une soirée pluvieuse d'octobre 2019, quelques semaines après la suspension du Parlement et un peu avant la date retenue pour le Brexit, je me trouvais dans ma cour bétonnée, en quête d'un petit bout de ciel sans nuages, à la recherche d'étoiles.

Plus tôt dans la journée, avant qu'il ne se mette réellement à pleuvoir, j'étais allée courir. Au lieu de suivre mon parcours habituel le long de la Foyle, pour observer les mêmes hérons et les mêmes vanneaux, la même lumière sur les mêmes roseaux, quelque chose m'avait poussée à emprunter un itinéraire différent à travers le parc. Les nouvelles politiques du jour étaient trop désespérantes, et semblaient vouées à empirer d'heure en heure.

J'ai donc emmené mon corps anxieux sur un autre chemin. J'ai contourné le terrain de football au lieu de courir au bord de l'eau, puis j'ai gravi une colline jonchée de canettes de boisson énergétique vides et d'un escarpin solitaire, jusqu'à un boqueteau. Herbe brûlée

et bouteilles de vodka bon marché brisées, pas un rayon de lumière. C'est alors qu'il est apparu, beau et sauvage dans ce décor improbable : un papillon tacheté marron et blanc. Je l'ai suivi au-dessus des tessons de verre, symboles d'une addiction et d'une pauvreté qui risquaient d'empirer. Objets cassés qui parlent de nos manques. L'insecte a survolé une ombre rouge – le premier rond de sorcières que je voyais en Irlande. Plus tard, j'ai cherché son nom : c'était une phalène marbrée, une espèce commune dans ma ville boisée, ma ville meurtrie. Je pensais avoir l'esprit et l'œil en alerte, pourtant, cet après-midi-là, la phalène m'a intimé de m'approcher. Aujourd'hui encore, elle me souffle que cet endroit n'est pas totalement perdu.

La nature n'est pas un lieu où l'on va. La nature n'est pas que « mon » fleuve, ou la toundra, ou les hauts plateaux, ou une île, ou une plage déserte, ou une forêt magnifiquement sculptée. La nature n'est pas nécessairement silencieuse, elle n'a pas toujours le pouvoir de guérir. Elle ne convient pas à tout le monde. La nature est l'herbe brûlée qui a donné naissance à ces amanites tue-mouches presque irréelles, à ce rond de sorcières. C'est un papillon qui m'a arrachée à mon (insidieuse) étroitesse d'esprit, à la tentation de l'enfermer. Ce sont les habitants de ma ville qui répondent au traumatisme par l'addiction : ce désir humain d'éteindre le tranchant, parfois. D'atténuer un instant l'inquiétude, la douleur et la tristesse. J'espère que la phalène a dansé

pour eux – pour ceux qui ont bu et brisé ces bouteilles – et qu'ils l'ont remarquée.

Ce soir d'automne où je me trouvais dans ma cour, lentement les étoiles sont apparues, leur feu transperçant le brouillard gris. Puis, assez proche pour que je la sente jusque dans mes os, une détonation grave et violente a retenti. Suivie d'une sirène. À mon réveil, le lendemain, j'ai découvert qu'il s'agissait d'une bombe, à une rue de la mienne.

Je ne veux pas que ça recommence, aucun de nous ne le souhaite. Je m'agitais et tournais en rond, sachant que je ne supporterais pas de sombrer une seconde fois dans l'abîme. Je ne peux pas revivre ça ; si j'ai une certitude, c'est bien celle-là.

Dans la salle de bains, j'ai remarqué une araignée qui poussait ses œufs de l'interrupteur de la douche électrique jusqu'à la fissure à l'angle du plafond, lentement mais sûrement – la poche de la couleur d'un œuf de rouge-gorge, de la couleur de mes yeux quand j'ai pleuré.

Cet après-midi-là, j'ai allumé un feu dans la cheminée, maudissant l'orage qui se déchaînait au-dehors, assaillie d'inquiétudes à la perspective de la déliquescence, du feu, de la destruction, rongée de culpabilité à l'idée de ma part de responsabilité. Les flammes dansaient presque au rythme des gémissements du vent qui tourmentait les arbres, et je me souviens encore du réconfort que j'ai éprouvé à l'idée que le vent continuait de gémir,

et que je continuais de l'aimer, malgré tout. Il y a toujours quelque chose de cassé, de meurtri – le chagrin, la souffrance noire et profonde sont toujours là –, mais j'écoute à présent, j'écoute de toutes mes forces. Je m'efforce de trouver un chemin.

À l'âge de huit ans, Beatrix Potter étudiait et dessinait déjà divers animaux dans un carnet de croquis qu'elle avait confectionné elle-même. Elle était particulièrement attirée par la silhouette gracile des insectes et, très jeune, elle devint une entomologiste amatrice enthousiaste. Elle se rendait fréquemment au muséum pour observer la collection d'insectes. Puis elle rentrait chez elle, où elle apprenait à préparer des lames afin d'examiner des spécimens au microscope.

À l'âge de huit ans, en février 1992, j'ai entendu des voix étouffées autour de moi dire qu'une tuerie avait eu lieu à Belfast. Des membres de l'UDA – l'Ulster Defence Association –, un groupe paramilitaire, avaient ouvert le feu, abattant cinq personnes et en blessant neuf. Toutes les victimes étaient des civils catholiques habitant la ville. Moins d'une heure plus tard, la camionnette-vidéothèque de mon père – la seule source de revenus de la famille – franchissait les barrages britanniques. Il conduisait sous la menace de loyalistes armés. Il n'a jamais répété à personne les mots prononcés par ses passagers indésirables, ce que ça faisait d'aller là où on lui disait d'aller et de faire ce qu'on lui disait de faire ;

de devoir obéir à un individu muni d'un fusil chargé qui pouvait décider de lui ôter la vie à tout instant. Lorsqu'il est rentré à la maison, quelque chose avait changé. Et plus rien ne fut comme avant.

Je savais que quelque chose de grave était arrivé, car mon père n'est pas ressorti avec la camionnette cette nuit-là. Il ne l'a pas prise pendant un certain temps. J'ai des souvenirs brumeux de cette année où la situation politique a continué de se détériorer à Derry, mais je me rappelle avoir reçu un microscope au même âge que Beatrix Potter. Soudain, dans ce jardin emmuré au cœur d'un lotissement social d'une ville déchirée, un autre monde s'ouvrait à moi.

J'espère que vous n'aurez jamais à protéger un enfant des massacres se déroulant dans les rues où vous êtes contraints de vivre. Si toutefois cela devait arriver, alors, trouvez-lui des ouvrages sur les animaux sauvages, un microscope, une loupe, tout ce qui peut l'aider à comprendre l'inconnu. Peu importe la destruction autour de vous, les bombardements, la terreur. Donnez-lui la possibilité de s'asseoir dans la boue, entouré de bestioles vaquant à leurs occupations, d'abeilles bourdonnant dans les murs de béton grêlés, d'araignées tissant leur toile dans les soutes à charbon vides, sous un ciel – aussi gris et incertain fût-il – qui pullule de papillons, de phalènes, de libellules, et d'autres choses inexprimables.

Chaque année à la même époque, je revisite dans

mon sommeil ce mois de février 1992. En février dernier, pendant une violente tempête océanique, j'ai longé la côte de Derry jusqu'à Sligo au volant de ma propre camionnette, franchissant la frontière qui était revenue au cœur des débats. Pour une fois, à mon réveil, j'avais rêvé non pas d'une, mais *dans* une camionnette. Et il ne m'en est resté qu'une séquence à la fois irréaliste et profondément émouvante.

Dans mon rêve, j'habitais une maison où j'avais vécu autrefois. Là, j'avais une étagère pleine de trésors ramassés dans des lieux sauvages. Des cosses, des coquilles d'œufs et une rangée de galets d'une rondeur parfaite. Des coquillages tout en circonvolutions qui semblaient venir d'un autre monde. Des os creux fragiles, blanchis par les siècles. Le plus beau d'entre eux, cependant, l'objet qui des mois plus tard occuperait encore mes pensées, était un papillon mort. Il était posé sur l'étagère en bois tel qu'il avait été retrouvé, les ailes repliées, pareil à ceux qu'on faisait à l'école. Vous vous rappelez ? On vous distribuait un insecte de papier parfaitement symétrique et il fallait parsemer de taches l'une des deux ailes. Puis on les plaquait l'une contre l'autre, et on appuyait doucement pour que la peinture s'étale. Ensuite venait l'attente : serait-il aussi beau qu'un vrai ? C'était impossible, bien sûr. Comme les papillons miroirs de notre enfance, celui de mon rêve avait replié ses ailes fragiles, mais les motifs étaient toujours apparents. Il était marron très clair, automnal, parsemé de taches pelucheuses

orange brûlé, de la couleur des feuilles au sommet d'un tas de paillis. L'aile postérieure présentait une série de petits cercles disposés en arc, qui ressemblaient à des yeux. À l'instant même où je les remarquais, le papillon se déploya lentement, avec une délicatesse extrême, avant de s'envoler de l'étagère. Il tournait autour de moi, ne laissant aucun doute quant à son état. J'avais devant moi un fadet des tourbières de toute beauté et on ne peut plus vivant.

Un déluge apocalyptique martelait le toit de la camionnette à mon réveil, comme si la terre livrait bataille. J'ai poursuivi ma route le long de la côte sauvage irlandaise, alors que des trombes d'eau s'abattaient sur un monde gris boursoufflé. En début de soirée, dès que j'ai trouvé du réseau, je me suis connectée à Instagram, où des insectes de toutes sortes peuplaient mon fil, en réaction à un article du *Guardian* qui énonçait une série de faits bouleversants et alarmants au sujet de leur extinction rapide. Quelques heures après avoir rêvé du réveil d'un insecte présumé mort, j'apprenais que, d'ici un siècle, ils pourraient avoir TOUS disparu. Qu'est-on censé faire dans une telle situation ? Une seule pensée m'obsédait : *Je n'ai pas les mots*. Pas dans le sens où j'étais sans voix, mais parce que : *Je vis sur mon île natale, sur la terre de mes ancêtres, et je ne connais même pas le mot pour dire « papillon » dans ma langue*. C'est là que j'ai commencé à comprendre. Nous ne savions plus nommer en gaélique les éléments du paysage et